

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 44

Artikel: Choses et autres
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189478>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les maris.

Des idées, faits et gestes de l'époux que le Ciel m'a octroyé, et de nombre de ses amis, il résulte ceci, quant à messieurs les maris en général :

Que la femme est née pour être leur esclave.

Que le diner doit être prêt au moment juste où ils entrent dans la maison.

Que le chapeau d'une femme peut être ajusté sur la tête aussi vite que le chapeau d'un homme.

Que nous pouvons nous habiller en une minute, et que la secousse violente, imprimée à la sonnette par la main de monsieur, peut avoir pour effet de nous faire apprêter plus vite.

Qu'ils savent tout faire mieux que nous, même nourrir les enfants et tisonner le feu.

Qu'ils sont les seigneurs de la création. (De beaux seigneurs, en vérité !)

Que rien ne saurait être trop bon pour eux. (Quand bien même vous placerez devant eux un rôti fumant, ils grommelleraient encore et se plaindraient que vous ne leur servez jamais que de la viande froide.)

Qu'ils connaissent notre âge beaucoup mieux que nous ne le connaissons nous-mêmes.

Qu'ils peuvent inviter à leur table autant de personnes qu'il leur convient. (Mais si nous invitons seulement notre mère, ou si nous prions une sœur ou deux de venir passer un mois avec nous, il n'y a plus de paix à attendre aussi longtemps qu'elles demeurent dans la maison.)

Qu'on peut apprendre la musique sans s'y exercer et qu'ils doivent s'élaner hors du salon et fermer la porte violemment dès que nous commençons à chanter ou que nous promenons nos doigts sur le piano pour jouer la dernière polka.

Que dormir après le diner aiguise la conversation.

Qu'ils connaissent mieux que nous la robe et le chapeau qui nous vont le mieux.

Qu'il est bon de faire pleurer une pauvre femme parce qu'un stupide bouton de chemise vient à manquer. (Quelques hommes croient, en vérité, que leurs femmes coupent avec intention leurs boutons de chemises ; j'en juge par la manière brutale dont ils les maltraitent en pareil cas.)

Qu'il ne nous est pas permis de nous évanouir, ni d'avoir la moindre attaque de nerfs, car les hommes, alors, de nous dire : « Ma chère amie, ne vous rendez pas ridicule ; » ou encore : « Vous êtes assez jolie pour ne pas recourir à ces bêtises-là ! »

Qu'on peut tenir une maison sans argent, et si nous nous risquons à en demander, nous rencontrons toutes sortes de mauvaises mines, de sombres regards, et nous nous attirons des réponses agréables comme celle-ci : « En vérité, madame, vous serez un jour ma ruine. »

Que les chambres n'ont jamais besoin d'être nettoyées, ni les tables d'être frottées, ni les tapis d'être battus, ni les meubles d'être renouvelés, ni les canapés d'être recouverts.

Que rien, en un mot, n'a le droit de s'user, ni de se gâter, ni de se briser, mais que tout doit durer toujours.

Qu'une pauvre femme ne doit jamais avoir de

plaisir, mais qu'elle doit toujours, toujours, rester seule à la maison et avoir soin des enfants.

Que, si elle émet le simple vœu d'aller au théâtre, il faut saisir cette occasion pour en faire le sûr prélude d'une querelle.

Que ses filles peuvent apprendre la musique, le dessin, la danse et tous les autres arts d'agrément sans le secours d'aucun maître.

Que les dépenses d'une maison n'augmentent point avec l'accroissement de la famille, mais qu'on peut entretenir six enfants avec le même budget qui suffit à un seul.

Qu'aucun homme n'est complet sans son cercle ou son café, et que moins une femme voit son mari, plus elle doit devenir amoureuse de lui.

Que c'est un plaisir pour nous de veiller et l'attendre...

Dix lignes d'*et cetera* !

MARIE-JEANNE.

Choses et autres.

La première fois que tu dineras chez les parents de celle que tu te proposes d'épouser, disait une mère à son fils, observe la façon dont elle s'y prendra pour enlever la croûte du fromage. Si, méticuleusement, elle n'enlève qu'une pellicule, c'est une avare. Ne t'engage pas. Si, négligemment, elle enlève la croûte avec beaucoup de fromage, c'est une prodigue. Ne te déclare pas. Mais si, sans affectation et soigneusement, elle coupe juste entre le fromage et la croûte, déclare-lui ton amour. Ce sera une excellente ménagère.

Voici, d'après un philosophe, quelles sont les principales préoccupations de la femme durant son existence : A quatre ans, elle pense aux bonbons ; à sept ans, son unique souci est sa poupée ; à treize ans, elle rêve jour en nuit à son petit cousin ; à dix huit ans, elle caresse l'idée du mariage ; à vingt-cinq ans, elle gâte son bébé ; à trente-cinq ans, elle est préoccupée de son premier cheveu blanc ; avec la quarantaine, arrive la première ride et les soucis qu'elle engendre ; à cinquante ans, elle pense... au passé ; enfin à soixante ans, la femme ne pense plus qu'à son directeur spirituel.

Nous laissons au philosophe la responsabilité de ses observations, et le soin de s'expliquer avec ces dames.

Sous le titre *L'Esprit des femmes et les femmes d'esprit*, Stahl vient de publier un livre pétillant de finesse et de malice. On en pourra juger par ce passage où il traite de la beauté chez la femme :

« Quant à la beauté, elle doit être non seulement extérieure, mais aussi intérieure : le beau visage qui ne recouvre pas une belle âme, n'est jamais parfaitement beau ; il n'est alors que joli, il n'est pas beau. Stahl dépeint ainsi les beautés insupportables qui n'ont ni intelligence, ni sentiment ; c'est un de ses tableaux les plus frappants de vérité :

« Il y a presque toujours une ou deux de ces beautés dans un salon. Elles y passent et y repassent avec des mouvements d'une grâce monotone et régulière, si constamment la même, qu'elles fi-

nissent par vous prendre sur les nerfs. Elles sont en émail, en porcelaine, je ne dirai pas en cire, la cire ayant sur elles un avantage, celui de pouvoir fondre. Elles ont de ces beaux yeux bêtes qu'on a l'air d'avoir achetés chez les Turcs. On aimerait mieux leur portrait que leur personne. On pense, en les voyant, à des alexandrins sans défaut, mais sans saveur, ou au dedans des coquillages bien polis. C'est de la nacre, c'est de la soie peut-être, c'est quelque chose, mais ce n'est pas quelqu'un. On se fatigue en un mot à les voir, comme on se fatigue à regarder nager les cygnes. C'est très beau pendant cinq minutes; mais, au fond, les cinq minutes passées, on se dit qu'on aime mieux les oies! qu'on aime mieux les canards! parce que c'est pittoresque et plus vivant. »

LE SECRET DU CAPITAINE

III

Le 5 septembre, à la pointe du jour, le régiment sortait de la caserne, musique en tête, et traversait les boulevards en se dirigeant vers la route de Paris. Il se rendait aux grandes manœuvres de la Flèche. Les officiers et les soldats étaient joyeux. La vie à la caserne est si triste et si monotone, que les grandes manœuvres sont comme un rayon de soleil au milieu d'un brumeux automne. Aussi le régiment allait-il d'un pas relevé qui faisait valoir sa belle tenue et son allure martiale. A cette heure matinale, il n'y avait encore personne dans les rues: quelques fenêtres s'ouvraient cependant, aux étages supérieurs, et des têtes à peine réveillées se penchaient pour voir passer le régiment, têtes de femmes en résille, têtes d'hommes en bonnet de coton. La musique leur envoyait ses plus sonores fanfares, et les soldats, toujours malins, même sous l'uniforme, leur adressaient de furtifs baisers. Les femmes rougissaient, les hommes refermaient gravement la fenêtre... Et de rire! Le rire n'est-il pas une des plus belles qualités du soldat français?

Fièrement campé sur son cheval, ne paraissant pas avoir plus de vingt-huit ou trente ans, le capitaine Darad voyait tout ce manège, mais il ne disait rien, car s'il était sévère pour les choses du service, il se montrait clément, en revanche, pour les plaisanteries innocentes. Aussi l'aimait-on beaucoup dans la compagnie, et ses ordres étaient toujours exécutés avec ponctualité. Son visage grave et même un peu austère n'effrayait personne. D'Avril aussi, qui marchait à son poste, à quelques pas du capitaine, était très aimé et très estimé, non seulement des soldats, mais aussi des officiers du régiment.

Quand on fut sorti des faubourgs, le soleil se leva, faisant étinceler les fusils et les boutons des uniformes et la marche devint charmante entre les deux haies ombreuses de la large route. Les carrioles et les charrettes des paysans qui se rendaient à la ville s'arrêtaient pour laisser passer le régiment, et les enfants, émerveillés, ouvrant de grands yeux, disaient:

— Papa! je veux être soldat!

On traversa ainsi plusieurs bourgs et villages et on fit halte, le soir, à moitié route de la Flèche. Le lendemain, la marche fut reprise. A partir de cet endroit, la grande route s'enfonçait à droite dans un pays vallonné et boisé, d'aspect pittoresque et varié.

Vers une heure de l'après-midi, le régiment arriva aux premières maisons de Bazouges et pénétra dans le petit bourg où était né le capitaine Darad. Le lieutenant observait attentivement son chef. Il vit tout à coup retenir son cheval, une seconde, en face d'une maison de mo-

deste apparence, située au milieu du village, et dont toutes les fenêtres étaient fermées. Le capitaine la contempla avidement, et quand il se retourna, sur son visage empreint d'une émotion vive, d'Avril crut voir couler une larme:

— Brave homme, va, pensa le lieutenant, je le savais bien, moi, que tu avais du cœur comme les camarades!

Quelques minutes plus tard, le régiment avait traversé le bourg et repris la route de la Flèche, dont il n'était plus séparé que par une faible distance. A deux kilomètres environ de Bazouges, sur la gauche, se présenta un charmant logis qui tenait un peu du château moderne, par les tourelles qui l'enveloppaient. Au-devant s'étendait un jardin, et sur le bord même de la route s'élevait une terrasse retenue par un mur et terminée par un pavillon. Sur cette terrasse était un groupe formé de deux gracieuses jeunes femmes, évidemment deux sœurs, l'une blonde, l'autre brune, et d'un homme encore jeune qui tenait à la main deux petits enfants. En les apercevant, le capitaine fit un mouvement de surprise, presque de colère, qui n'échappa point à d'Avril:

— Voilà qui est singulier, pensa-t-il. Serions-nous déjà sur le champ de bataille?

Au même instant, la figure de Darad se contracta tellement et devint si pâle que le lieutenant en fut inquiet. Quand la compagnie défila devant la terrasse, le capitaine ne tourna pas la tête et passa rigide comme une statue équestre.

D'Avril ne quittait pas des yeux le groupe charmant penché sur le petit mur et admirait la beauté et l'élégante tournure des deux sœurs.

Tout à coup, il vit la brune, celle qui paraissait l'aînée, pâlir en regardant le capitaine et se rejeter en arrière; puis, en même temps, l'autre exprima une profonde surprise, chercha le visage de sa sœur et du doigt lui désigna Darad.

Cette scène muette intrigua vivement le lieutenant.

— Attention! pensa-t-il, nous voici sur le terrain.

Le régiment passa et alla camper à un kilomètre de là, aux portes de la ville. Le capitaine était toujours sombre. Quand il sut qu'on devait s'arrêter deux ou trois jours en cet endroit, pour attendre d'autres régiments qui venaient de plus loin, il exprima son irritation d'une façon tellement vive que d'Avril fut de plus en plus convaincu que le cœur de son chef souffrait d'une blessure ravivée par de vivants souvenirs, et qu'il redoubla d'attention.

(A suivre.)

CH. SAINT-MARTIN.

Mi trào què prào.

Lai a dâi dzeins, quand volliont oquiè, que lo volliont gros et prào; et tant pis po la qualità, poru que la quantità lai sâi.

Ne sè pas se ve vo rassoveni dè cè ovrai que pregnâi son medzi tsi onna dama Sijai, pè Mordze, que tegnâi onna peinchon iò tsaque ovraï avâi sa terrina dè soupa. On dzo que stu compagnon lai étâi z'u po dinâ, m'einlêvine s'eint poeiseint sa soupa n'avèintè pas avoué la potse on solâ dè petit einfant!

— Eh! qu'est-te çosse, se demande à la bordzâise, ein lai montreint cein que vegnâi dâi pètsi dein la soupa?

— Eh! à diu mè reindo! se fe clia pourra fenna, to eimbêtâie; mâ vo djuro que cé sola n'est pas coffo, kâ ne fâ rein dè pacot et lo petit bouébo n'est quasu pas saillâi sta matenâ.

— Oh! madama Sijai, repond l'autro, n'est pas